

Le fantôme

Après l'épisode de la superglu, un calme relatif régna dans la maison des Verdebois pendant une semaine. M. Verdebois avait été, sans nul doute, douché par l'affaire du chapeau et semblait avoir perdu l'envie de se vanter et de rudoyer les autres. Mais, soudain, il se déchaîna de nouveau. Peut-être la journée avait-elle été mauvaise au garage et n'avait-il pas assez vendu de vieilles voitures déglinguées. Bien des sujets d'irritation peuvent assaillir un homme qui rentre le soir de son travail, et une épouse avisée sait reconnaître les signes avant-coureurs de la tempête et laisser son mari en paix jusqu'à ce que son humeur s'apaise.

Lorsque M. Verdebois rentra du garage ce soir-là, son visage était aussi sombre qu'un ciel d'orage et, de toute évidence, quelqu'un allait bientôt sentir passer la bourrasque. Mme Verdebois flaira tout de suite le danger et s'arrangea pour disparaître. Il pénétra alors au pas de charge dans le salon. Matilda, pelotonnée au fond d'un fauteuil, était plongée dans sa lecture. M. Verdebois appuya sur le bouton de la télévision. L'écran

s'alluma. Les haut-parleurs se mirent à brailler. M. Verbois fixa sur Matilda un œil torve. Elle n'avait pas bougé. Depuis longtemps, elle s'était entraînée à fermer les oreilles au vacarme de l'infernal appareil. Elle continua donc à lire, ce qui exaspéra son père. Peut-être était-il d'autant plus furieux qu'il voyait sa fille tirer plaisir d'une activité pour lui inaccessible.

– T'arrêteras donc *jamais* de lire ? lui lança-t-il.

– Oh, bonjour, papa, fit-elle d'un ton sucré. Tout s'est bien passé, aujourd'hui ?

– Qu'est-ce que c'est que cette idiotie ? dit-il en lui arrachant le livre des mains.



– Ce n'est pas une idiotie, papa. Ça s'appelle *Le Poney rouge*. C'est de John Steinbeck, un écrivain américain... Si tu essayais de le lire ? Ça te plairait beaucoup.

– Une saleté, oui ! s'écria M. Verdebois. Si c'est d'un Américain, c'est sûrement une saleté. De la saleté, oui ! C'est tout ce qu'ils savent écrire, les Américains !

– Mais non, papa, c'est très beau, je t'assure, ça raconte...

– Ce que ça raconte, je veux pas le savoir, aboya M. Verdebois. De toute façon, j'en ai plein le dos, de tes bouquins. Trouve-toi donc quelque chose d'utile à faire, pour changer.

Et, avec une violence alarmante, il se mit à arracher par poignées les pages du livre pour les jeter dans la corbeille à papier.



Matilda resta figée d'horreur. Son père continuait de plus belle à mettre le livre en pièces. Sans doute éprouvait-il une sorte de jalousie. Comment ose-t-elle, semblait-il dire à chaque page arrachée, comment ose-t-elle se complaire à lire des livres alors que j'en suis incapable ?

– C'est un livre de la bibliothèque ! cria Matilda. Il n'est pas à moi ! Je dois le rendre à Mme Folyot !

– Eh ben, tu lui en rachèteras un autre, voilà tout, dit le père, continuant à déchiqueter le livre. Tu économiseras sur ton argent de poche jusqu'à ce que tu aies assez dans ta tirelire pour en acheter un autre, à ta chère Mme Folyot.

Sur quoi, il jeta la couverture, maintenant vide du volume, dans la corbeille et sortit à grands pas de la pièce, laissant tonitruer la télévision.

À la place de Matilda, la plupart des enfants auraient fondu en larmes. Mais pas elle. Immobile, très pâle, elle resta assise à réfléchir. Elle semblait fort bien savoir que larmes ou rancœur ne la mèneraient nulle part. La seule réaction sensée lorsqu'on était attaqué, c'était – comme disait Napoléon – de contre-attaquer. Déjà, l'esprit subtil de Matilda élaborait un autre châtiment adéquat à l'intention du calamiteux auteur de ses jours. À la base du plan qu'elle était en train de mijoter, se posait une question : le perroquet de Fred parlait-il aussi bien que le prétendait son petit maître ?

Fred était un ami de Matilda. C'était un petit garçon de six ans qui habitait au coin de la rue et, depuis des jours et des jours, il ne cessait pas de vanter les dons

qu'avait pour la parole le perroquet dont son père lui avait fait cadeau.

Donc, l'après-midi suivant, sitôt Mme Verdebois partie dans sa voiture pour aller jouer au loto, Matilda alla rendre visite à Fred. Après avoir frappé à sa porte, elle lui demanda s'il serait assez gentil pour lui montrer le fameux oiseau. Fred, ravi, la fit monter dans sa chambre où, dans une grande cage, trônait un superbe ara bleu et jaune.



– Le voilà, dit Fred. Il s'appelle Fred.

– Fais-le parler, dit Matilda.

– On ne peut pas le *faire* parler, dit Fred. Un peu de patience. Il parle quand il en a envie.

Matilda se résigna à attendre.

Soudain, le perroquet cria :

– Salut, salut, salut !

On aurait juré une voix humaine.

– Fantastique ! dit Matilda. Qu'est-ce qu'il sait dire d'autre ?

– Numérotez vos abattis ! dit le perroquet avec d'étonnantes intonations cavernesuses.

– Il dit toujours ça, remarqua Fred.

– Et quoi d'autre encore ? demanda Matilda.

– C'est à peu près tout, répondit Fred, mais c'est déjà pas mal, non ?

– C'est fabuleux ! dit Matilda. Tu veux bien me le prêter juste pour un soir ?

– Ah non ! dit Fred. Sûrement pas !

– Je te donnerai tout mon argent de poche de la semaine prochaine.

Cela changeait tout. Fred réfléchit quelques secondes.

– D'accord, déclara-t-il, si tu me promets de me le rendre demain.

Matilda regagna sa maison vide d'un pas rendu légèrement vacillant par le poids de la grande cage qu'elle tenait à deux mains. Dans la salle à manger, il y avait une vaste cheminée et Matilda entreprit d'y cacher la cage et son oiseau. Non sans peine, elle finit par l'y coincer suffisamment haut.



– Salut, salut, salut ! lui lança le perroquet. Salut, salut !

– Tais-toi donc, bécasson ! riposta Matilda, et elle alla laver ses mains pleines de suie.

Ce soir-là, tandis que la mère, le père, le frère et Matilda dînaient comme d'habitude au salon devant la télévision, une voix forte et claire retentit dans le vestibule, venant de la salle à manger :

– Salut, salut, salut !

– Henri ! s'écria la mère devenant toute blanche. Il y a quelqu'un dans la maison ! J'ai entendu une voix !

– Moi aussi ! dit le frère.

Matilda se leva d'un bond et alla éteindre la télé.

– Cchhhut ! fit-elle. Écoutez !

Ils cessèrent tous de manger et, sur le qui-vive, tendirent l'oreille.

– Salut, salut, salut ! reprit la voix.

– Ça recommence ! cria le frère.

– Des voleurs ! fit la mère d'une voix étranglée. Ils sont dans la salle à manger !

– Oui, je crois, dit le père, assis très raide sur sa chaise.

– Eh ben, va les attraper, Henri, reprit la mère. Vasy donc, tu les prendras sur le fait !

Le père ne bougea pas. Il ne semblait nullement pressé d'aller jouer les héros. Son visage vira au grisâtre.

– Alors, tu te décides ! insista la mère. Ils doivent être en train de faucher l'argenterie !

M. Verdebois s'essuya nerveusement les lèvres avec sa serviette.

- Si on allait tous voir ensemble ? proposa-t-il enfin.
- C'est ça, allons-y ! dit le frère. Tu viens, m'man ?
- Pas de doute, ils sont dans la salle à manger, chuchota Matilda. J'en suis certaine.

La mère s'empara d'un tisonnier dans le foyer de la cheminée. Le père s'arma d'un club de golf posé dans un coin. Le frère saisit, sur une table, une lampe qu'il prit soin de débrancher. Matilda prit le couteau avec lequel elle mangeait, et tous quatre se dirigèrent sur la pointe des pieds vers la porte de la salle à manger, le père se tenant à distance respectueuse du reste de la famille.

- Salut, salut, salut ! lança de nouveau la voix.
- Allez ! s'écria Matilda, et elle fit irruption dans la pièce, son couteau brandi à bout de bras.
- Haut les mains ! enchaîna-t-elle, vous êtes pris ! Les autres la suivirent, agitant leurs armes diverses. Puis ils s'arrêtèrent, regardèrent autour d'eux. Personne.
- Il n'y a pas de voleur ici, déclara le père avec un vif soulagement.
- Je l'ai entendu, Henri ! glapit la mère d'une voix toujours aussi chevrotante. J'ai bien entendu sa voix. Et toi aussi !

– Je suis sûre de l'avoir entendu ! appuya Matilda. Il est ici, quelque part.

Elle se mit à chercher derrière le canapé, derrière les rideaux. C'est alors que la voix s'éleva de nouveau, voilée et rauque cette fois :

- Numérotez vos abattis ! dit-elle. Numérotez vos abattis !

Ils sursautèrent tous, y compris Matilda qui jouait fort bien la comédie. Ils inspectèrent toute la pièce. Il n'y avait toujours personne.

– C'est un fantôme, dit Matilda.

– Ah, mon Dieu ! s'exclama la mère en se jetant au cou de son mari.

– Je sais que c'est un fantôme, insista Matilda. Je l'ai déjà entendu ici. La salle à manger est hantée ! Je croyais que vous le saviez.

– Au secours ! hurla la mère, étranglant à demi son époux.

– Moi, je sors d'ici, bafouilla le père, plus gris que jamais.



Tous prirent la poudre d'escampette en claquant la porte derrière eux.

Le lendemain après-midi, Matilda s'arrangea pour extirper de la cheminée un perroquet plutôt grincheux et saupoudré de suie et pour le sortir de la maison sans être vue.

Elle le fit passer par la porte de derrière et trotta avec la cage jusque chez Fred.

– Alors, il s'est bien conduit ? lui demanda Fred.

– On s'est beaucoup amusés avec lui, assura Matilda. Mes parents l'ont adoré.

